

Essai

Gérald Baril, Manouane Beauchamp, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Yvan Cliche, Yves Laberge, Laurent Laplante, David Laporte, David Lonergan, Yvon Poulin et Catherine Voyer-Léger

Numéro 144, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83501ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baril, G., Beauchamp, M., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bergeron, P., Cliche, Y., Laberge, Y., Laplante, L., Laporte, D., Lonergan, D., Poulin, Y. & Voyer-Léger, C. (2016). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (144), 55–60.

Jeff Rubin

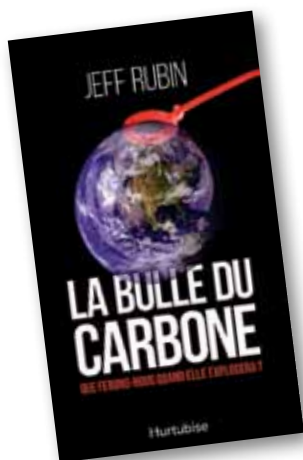
LA BULLE DU CARBONE

QUE FERONS-NOUS QUAND ELLE EXPLOSERA ?

Trad. de l'anglais par Sylvie Beaumier et Rachel Martinez

Hurtubise, Montréal, 2016, 421 p. ; 26,95 \$

« L'augmentation de la concentration de carbone dans l'atmosphère [et donc des températures mondiales moyennes] engendre toute une gamme d'effets climatiques importants qui feront monter le niveau de la mer [...] et modifieront radicalement la configuration des précipitations dans le monde. » Jeff Rubin constate ici des faits reconnus presque unanimement dans la communauté scientifique internationale. Il ajoute que la façon de pratiquer l'agriculture sera affectée par ces changements; notamment, les zones de culture intensive seront déplacées vers le nord.



La production de pétrole provenant des sables bitumineux, à laquelle le Canada participe activement, ne peut se poursuivre encore longtemps. Cette production n'est viable ni du point de vue de l'écologie (elle est une des plus polluantes sur la planète), ni du point de vue de l'économie (elle nécessite un prix du pétrole d'au moins environ 80 \$ le baril pour être rentable). Il est donc impératif pour le Canada de revenir à une économie plus équilibrée, moins dopée par l'or noir. Son « pétrodollar »,

valant récemment autant, sinon plus, que le dollar américain, est devenu toxique pour de nombreuses entreprises exportatrices canadiennes.

De toute façon, la demande d'énergie tirée du carbone est appelée à décroître dans le monde. La croissance économique mondiale a ralenti et devrait demeurer à des niveaux modestes au cours des années à venir. D'où une diminution de la demande d'énergie. Par ailleurs, les inquiétudes environnementales nous incitent à nous tourner de plus en plus vers des sources d'énergie moins polluantes : énergies solaire, éolienne, hydroélectrique. D'où l'éclatement prévisible de la « bulle du carbone ». Celui-ci est déjà en cours d'ailleurs, le prix du baril de pétrole étant passé de 145 \$ à l'été 2008 à un creux de moins de 34 \$ en janvier 2016.

La bonne nouvelle pour le Canada est qu'il dispose en énorme quantité d'une autre ressource appelée à devenir aussi précieuse que l'or noir : l'eau potable. Elle pourra notamment

être utilisée pour irriguer les immenses superficies rendues productives à la suite du réchauffement climatique.

En somme, l'essai de Jeff Rubin s'adresse autant aux lecteurs préoccupés par l'environnement qu'à ceux s'intéressant à l'économie.

Gaétan Bélanger

Georges Leroux

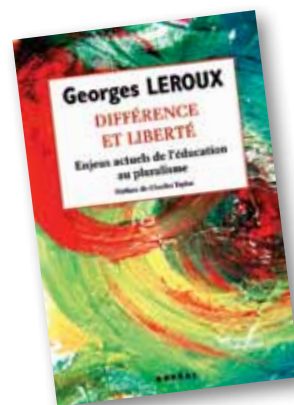
DIFFÉRENCE ET LIBERTÉ

ENJEUX ACTUELS DE L'ÉDUCATION AU PLURALISME

Boréal, Montréal, 2016, 353 p. ; 32,95 \$

Figure marquante de la philosophie au Québec – avec Charles Taylor, qui signe d'ailleurs la préface du livre – Georges Leroux est l'un des principaux penseurs du programme Éthique et culture religieuse, enseigné dans les écoles du Québec depuis 2008. Si le programme a finalement recueilli une large adhésion, ce ne fut pas sans provoquer quelques remous. On se souviendra qu'une demande d'exemption d'un couple catholique de Drummondville donna lieu à une procédure judiciaire à l'issue de laquelle la Cour suprême du Canada devait réfuter les arguments des demandeurs. Le projet s'est attiré son lot de critiques, alimentées tout autant par la perspective laïciste que par la vision religieuse. À la faveur des travaux pour concevoir et diffuser le programme, à travers les débats suscités notamment par le caractère obligatoire de la formation, Georges Leroux a développé et raffiné sa position sur la question du pluralisme. Il s'en explique dans son dernier essai.

Le philosophe s'appuie avant toute chose sur le fait incontestable de la pluralité des systèmes de valeurs et des croyances dans les sociétés contemporaines, parmi lesquelles le Québec ne fait pas exception. Cette réalité, désormais nôtre, pourrait selon certains fragiliser la qualité du vivre-ensemble et de la démocratie. Georges Leroux n'ignore pas ce risque et propose de tirer parti de la pluralité par l'ouverture, plutôt que de chercher à s'en protéger. Cela signifie entre autres pour lui que les citoyens devraient être en mesure de développer dès leur plus jeune âge, à travers leur parcours scolaire, leur aptitude au dialogue et à la compréhension interculturelle. Voilà l'objectif du programme Éthique et culture religieuse : non pas



l'acquisition d'une connaissance encyclopédique des valeurs et des religions, mais plutôt l'accès à la compétence d'assumer ses propres choix dans un monde pluraliste : « [...] la question de l'équilibre pour chacun de la raison et de la croyance, apparaît comme le thème cognitif de ce programme : à travers la diversité des conceptions du monde et des représentations auxquelles il aura accès, chaque jeune sera invité à poser cette question pour lui-même ».

L'approche d'ouverture préconisée par Leroux est contestée d'un point de vue religieux, selon lequel les parents croyants ne devraient pas être obligés d'exposer leurs enfants à d'autres croyances et à d'autres valeurs, au risque de fragiliser leur foi. À l'opposé, certains promoteurs de la laïcité assimilent le programme Éthique et culture religieuse à un « endoctrinement religieux » constituant une entrave au mouvement de laïcisation de la société et, de ce fait, contestent sa pertinence dans le cadre du système public d'éducation. Enfin, les tenants d'un certain nationalisme craignent que le programme contribue à diluer les bases de la culture québécoise commune. Face à ces critiques, le philosophe fait le pari de l'équilibre et plaide pour le dépassement d'une approche individualiste des enjeux du pluralisme. Les croyants ne pourraient-ils pas enrichir leur foi au contact de celle des autres ? Les laïcs ne devraient-ils pas reconnaître l'apport original de la religion à la culture ? Et comment concevoir l'épanouissement d'une culture commune québécoise autrement que dans le dialogue et la compréhension mutuelle ? En définitive, le philosophe croit que les opposants, quel que soit leur camp, sont motivés par la peur de l'inconnu, ce qui ne constitue pas une base d'argumentation solide.

En plus de l'éclairage apporté par le philosophe sur sa position et ses fondements, l'ouvrage vaut pour les nombreux rappels historiques sur l'évolution du système d'éducation ici et ailleurs en Occident. Enfin, le philosophe marque nettement sa distance par rapport à un relativisme radical qui ne reconnaîtrait aucun universalisable : « Nous devons soutenir un perfectionnisme substantiel, susceptible de proposer des valeurs et des vertus à condition qu'il ne soit pas autoritaire et qu'il soit présenté dans une perspective d'édification infinie, fondée sur la discussion constante des valeurs et sur les moyens choisis pour parvenir à des fins ».

À la lecture de ce livre, on pourra penser que Georges Leroux vit dans un monde idéalisé. On pourra se demander notamment si une telle déférence à l'endroit de l'institution religieuse est réellement nécessaire. Toutefois, on ne pourra qu'admirer la noblesse de la démarche de l'auteur, la qualité de sa réflexion et son souci de transparence. Pour ne rien gâcher, le tout est livré dans une forme accessible et avec générosité.

Gérald Baril

Gilles Kepel, avec Antoine Jardin

TERREUR DANS L'HEXAGONE

GENÈSE DU DJIHAD FRANÇAIS

Gallimard, Paris, 2016, 330 p. ; 34,95 \$

Qui d'autre que Gilles Kepel pour nous éclairer sur les tragiques événements terroristes survenus en France et en Europe et qui ont suscité dégoût et indignation ? Kepel est l'auteur de près d'une vingtaine d'ouvrages sur l'islam, dans le monde

arabe et dans son propre pays, la France. Il est une autorité en la matière, et reconnu ainsi mondialement.

Il effectue ici une véritable radioscopie de ce qu'il nomme « l'irruption djihadiste » en France, en s'intéressant de très près au cheminement des terroristes et au contexte social ayant permis leur émergence.

Un des constats de l'auteur, dont on se doutait : le niveau intellectuel « rudimentaire » des terroristes, qu'un islam interprété par bribes les amène à

croire qu'ils vivent dans une société « mécréante » qu'il convient d'éradiquer. Cela se reflète dans la « technologie » utilisée lors des attentats, bien facile à maîtriser, mais néanmoins fatale.

L'élan djihadiste s'accélère à partir de 2005, affirme l'auteur : c'est l'année des émeutes dans les banlieues françaises, résultant notamment d'une grenade de la police à l'entrée d'une mosquée. Ces événements deviennent « les premiers terrains du djihad » en France : certains jeunes, désœuvrés, peu scolarisés, venant de foyers brisés, d'autres vivant en milieu carcéral, voient ces événements comme un « appel à la résistance islamique » tel que promu par des idéologues radicaux voulant convaincre les musulmans que le paradis se trouve dans un retour au VII^e siècle, au tout début d'un l'islam pur, naissant et conquérant.

« Le salafisme parvient à hameçonner en ligne les jeunes perdus en quête d'absolu. Il leur offre [...] la chaleur d'un groupe de pairs qui rompt l'isolement, préalable à l'exaltation d'un idéal destiné à 'changer la vie' grâce à l'engagement dans le djihad pour abattre le Mal et établir le règne du Bien. »

Les « fractions identitaires » qu'accroît l'intégrisme portent en tout cas un dur coup au succès de l'intégration en France et révèlent ce pays comme une « société *retrocoloniale* », avance Kepel, où s'imbriquent « déréliction sociale, passé colonial, désenchantement politique et exacerbation islamique ».



Exacerbation d'une minorité ne représentant certes pas la communauté musulmane de France, mais très activiste, nourrie d'antisémitisme et de conservatisme autoritaire, dont l'activisme nihiliste est favorisé par une révolution numérique permettant aux djihads locaux de s'interpénétrer et de se soutenir (France, Syrie, djihad universel). Et ceux-ci gagnent un élan avec la création de Daesh en juin 2014. Pour ces jeunes, Daesh « évoque l'utopie d'un avenir radieux islamique » à l'opposé d'une islamophobie ambiante, instrumentalisée par les idéologues radicaux dans le but de « prohiber toute réflexion critique » sur leurs vues millénaristes.

Comment anéantir ce marécage à la source de l'apparition de cette clique d'islamistes violents en Occident ? « Si une institution [...] nous semble devoir être refondée et reconstruite pour traiter sur le long terme cet immense défi, c'est l'*instruction publique*, depuis la crèche jusqu'à l'université », écrit l'auteur. Bref, un semblant de solution, mais dont on ne pourra sentir les effets que dans l'avenir. Entre-temps, hélas, on le sait, d'autres attentats surviendront.

Yvan Cliche

Bernard Ducharme

**RETOUR SUR L'INNOCENCE DES MUSULMANS
LA POLÉMIQUE ANTI-MUSULMANE D'ANCIEN RÉGIME ET
SES CANAUX DE DIFFUSION CONTEMPORAINS**

Presses de l'Université Laval, Québec, 2016, 47 p. ; 9,95 \$

Ce livre fait suite au scandale de l'été 2012 lorsque apparaît sur YouTube une vidéo d'environ quatorze minutes intitulée *The Innocence of Muslims*, et qui cause un énorme scandale dans les pays musulmans. On y voit des Égyptiens coptes persécutés par des manifestants musulmans. Le film, tourné aux États-Unis, dépeint l'islam comme une religion violente,

voire faisant l'apologie du terrorisme, et son prophète Mohammed comme un pervers, assoiffé de sexe et de sang, à la source d'une fausse religion piquant sans grande intelligence ni cohérence des bribes du judaïsme et du christianisme pour concocter une nouvelle croyance tissée de contradictions.

Rocambolesque histoire, où même les acteurs embauchés pour le film ne savaient pas qu'ils se faisaient complices

d'une œuvre islamophobe pensée et parrainée par des néo-conservateurs américains avérés.



Doctorant en histoire, Bernard Ducharme est alors intervenu dans les médias québécois. *Retour sur l'innocence des musulmans* est une réflexion approfondie de son propos. Le savant dit essentiellement que le film se situe en droite ligne des œuvres des idéologues contestant la religion islamique déjà au Moyen Âge. Le film s'appuie ni plus ni moins sur cette vision « essentialiste » de la religion musulmane, qui puise abondamment dans des « discours préexistants » de penseurs chrétiens du XVI^e siècle. Bref, même en ce siècle postmoderne, il y a eu bien peu de progrès dans les préjugés entretenus envers cette religion pourtant née il y a plus de treize siècles et qui partage avec l'Occident un long lien, pas toujours harmonieux, de voisinage.

Yvan Cliche

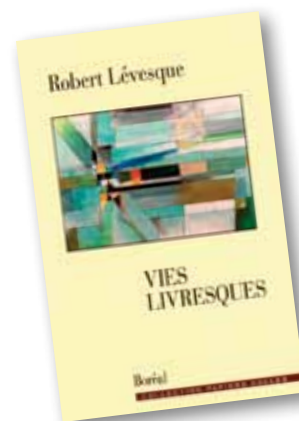
Robert Lévesque

VIES LIVRESQUES

Boréal, Montréal, 2016, 238 p. ; 24,95 \$

La minutie sans sentiment risque d'engendrer la sécheresse. L'aventure sans la rigueur favorise l'égarement dans la stratosphère. La rare rencontre du souci vigilant et de l'appartenance séduit et comble l'auditeur ou le lecteur. Une fois de plus, Robert Lévesque ouvre généreusement ses déferlantes connaissances du monde culturel : qui pourrait en révéler autant que lui au sujet des libraires d'ici et d'ailleurs ?

Lévesque vagabonde de par le monde, mais il le fait les mains ouvertes, prompt à capter et à retenir le détail inaperçu. Si un nom a été brièvement évoqué dans tel obscur document, il devient, par les soins de Lévesque, projeté dans une dimension plus durable : il acquiert un sens, une portée, une exemplarité. Des libraires connus voient leur *missionnariat* enfin crédité de sa pleine valeur, leurs confrères anonymes accèdent à la lumière, leur fonction à tous goûte enfin à la reconnaissance sociale. Raymond Queneau s'extrait de son Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle) pour se lancer, écrit-il, « à la recherche d'une boutique (car j'ai l'intention de m'établir libraire), mais je n'en trouve pas ». Corneille, l'homme de Chimène et de Rodrigue, insère un libraire dans *La galerie du palais ou L'amie rivale* et fait de lui, comme il se doit, un être « patient, autorisé de parole, serviable, appréciable ». Dans *Le libraire*, Gérard Bessette crée un Hervé Jodoin désœuvré et moqueur qui suggère aux clients « des livres d'auteurs qu'il considérait



suffisamment sans talent pour leur enlever le goût de la lecture ». Tout passe en revue grâce à Lévesque, depuis les épidémiques vols à l'étalage perpétrés sous l'œil plus ou moins leurré du libraire jusqu'aux termes propres au métier : les *rossignols* pour désigner les invendables, les *vaches* pour évoquer les serviettes accueillant à gueule ouverte les acquisitions...

Cette attention promenée aux quatre coins de la planète ne fait pas de Lévesque un déraciné. Depuis ses jeunes années à Rimouski, il garde souvenance de mademoiselle D'Anjou, « commis de libraire de province, femme-repoussoir », qui l'aura aidé à se livrer très tôt à ce que Valéry Larbaud appela victorieusement « ce vice impuni, la lecture ». Mieux encore, Lévesque rend hommage à deux cas rimouskois « d'indéracinables, des personnalités de grand talent, une journaliste, Lisette Morin – la bibliothèque municipale porte son nom – et un homme de radio, Sandy Burgess – il a formé Pierre Nadeau, Bernard Derome, que Miville Couture lui envoyait, il faisait travailler Michel Garneau ». De fait, Sandy Burgess, attiré à Montréal par Radio-Canada, n'endura la métropole que brièvement ; après un an d'exil, il était de retour « chez lui ».

Minutie et chaleur humaine, de quoi construire une culture.

Laurent Laplante

Yvan Lamonde

LA MODERNITÉ AU QUÉBEC

**T. II, LA VICTOIRE DIFFÉRÉE DU PRÉSENT SUR LE PASSÉ
(1939-1965)**

Fides, Montréal, 2016, 431 p. ; 32,95 \$

Au-delà d'une querelle d'historiens, l'enjeu de la réflexion sur le statut de la Révolution tranquille concerne le présent et l'avenir de la collectivité québécoise. Puisque le Québec n'a pas



basculé dans la modernité un certain 22 juin 1960, avec la victoire électorale de Jean Lesage et du Parti libéral, reste à expliquer comment cela s'est préparé, depuis le cœur même de la « grande noirceur ». D'un autre côté, l'image d'une trame sans rupture, de l'après-guerre aux années 1960, est loin de faire l'unanimité.

À tout le moins, il faut reconnaître au débat d'avoir forcé les uns et les autres à

scruter avec plus d'attention cette période charnière de l'histoire du Québec (consacrant du coup son statut de période charnière). Parmi ces travaux attentifs, ceux d'Yvan Lamonde comptent parmi les essentiels.

Avec ce deuxième tome de *La modernité au Québec*, Lamonde ajoute un étage à l'édifice imposant de ses travaux sur l'histoire des idées au Québec, menés depuis plus de 40 ans. Le professeur émérite de McGill le précise en introduction, son ouvrage, qui couvre les années 1939 à 1965, est nourri par les essais publiés au cours de cette période, y compris les articles de journaux et de revues phares comme *Le Devoir*, *Cité libre*, *Liberté* et *Parti pris*.

Lamonde fait voir, entre autres contrastes, comment le temps de guerre exacerbe le conservatisme canadien-français, alors que les femmes obtiennent le droit de vote et que la fréquentation scolaire devient obligatoire jusqu'à quatorze ans. La mainmise conservatrice de Duplessis et du clergé catholique domine la plus grande partie de l'après-guerre, ce qui n'empêche pas l'expression d'une soif de liberté dans la production intellectuelle et artistique. Le nationalisme est attaqué en tant que séquelle du passé et obstacle à la modernité, par des intellectuels libéraux, Pierre Elliott Trudeau en tête. La réponse sera cinglante, non seulement à travers l'œuvre littéraire des Miron, Aquin et autres Vadeboncoeur, mais au vu de la montée de l'indépendantisme, « comme si la progressive évacuation du religieux faisait place à une progressive entrée dans le politique ». Au terme du parcours, reprenant la formule de Fernand Dumont, Lamonde constate qu'un « vide spirituel » est toujours à combler.

Gérald Baril

Garry Kasparov

WINTER IS COMING

**STOPPER VLADIMIR POUTINE ET LES ENNEMIS DU MONDE
LIBRE**

Trad. de l'américain par *Éric Betsch*

Michel Lafon, Neuilly-sur-Seine, 2016, 378 p. ; 29,95 \$

« Il est très dangereux de croire que la chute d'un symbole entraîne la fin de ce qu'il représente », écrit, à propos du communisme, l'opposant politique russe Garry Kasparov, dans *Winter is coming*. L'ancien champion du monde d'échecs en donne pour preuve les dérives du système politique mis en place après l'effondrement de l'Union soviétique au début des années 1990. Croyant que seule une main ferme pouvait empêcher le pays de sombrer dans le chaos, on a fermé les yeux sur les accrocs qu'il a fallu faire alors à la toute nouvelle démocratie. « Renoncer à la liberté pour la stabilité était un mauvais choix. »

Des années Eltsine (1991-1999), Kasparov fait le bilan suivant : « Il [Elt sine] ne mit pas en place la moindre institution durable. Les nouvelles structures ne reposaient que sur sa gouvernance, tandis que les libertés n'existaient que parce qu'il les autorisait. Il était impossible qu'un tel système supporte le



départ de son créateur ». Plus loin, il écrit : « Eltsine affaiblit presque tous les aspects de la société démocratique, ce dont la Russie ne se remet jamais. Le successeur d'Eltsine [Poutine] ne perdit pas un instant pour reprendre les outils de répression et de corruption, et s'en servir chaque jour de son mandat ». Contrôle de l'information, mainmise sur le système judiciaire, renforcement du pouvoir central au détriment

des régions, accroissement de l'appareil de contrôle de l'État, harcèlement constant ou élimination de toute opposition ; la Russie de Poutine telle que la décrit Garry Kasparov serait devenue un État fasciste.

Kasparov en a aussi contre toutes les démocraties occidentales (Europe, Amérique) qui avalisent ce déni de droit fait au peuple russe, en considérant Vladimir Poutine comme un interlocuteur légitime. À cette culture du mépris pour son peuple s'ajoute une série d'irritants politiques (soutien au régime syrien, collaboration avec l'Iran relativement au nucléaire, fourniture de technologies des missile à la Corée du Nord, annexion de la Crimée, déstabilisation de l'Ukraine, etc.) qui auraient dû amener les chefs d'État à imposer des sanctions sévères au régime poutinien. Mais, ajoute Kasparov, « cela [n'a] pas empêché Obama de s'asseoir avec Poutine et de débiter ses habituelles âneries à propos de coopération et d'amitié ».

Livre militant, livre engagé, l'essai de Kasparov apporte peu d'informations nouvelles sur l'histoire récente de la Russie. Ce qui a plus de force cependant, c'est sa condamnation des gouvernements occidentaux pour leur manque de courage et surtout leur manque de « clarté morale », eux qui se posent sur toutes les tribunes en défenseurs des droits de la personne. À la fin de son ouvrage, Garry Kasparov leur rappelle ceci : « Chaque société comprend des dissidents, pas seulement les dictatures. Ils s'expriment au nom des individus privés de droits, ignorés et persécutés. Écoutez-les à présent car ils décrivent l'avenir ».

Yvon Poulin

Dominique Vinck

HUMANITÉS NUMÉRIQUES

LA CULTURE FACE AUX NOUVELLES TECHNOLOGIES

Le cavalier bleu, Paris, 2016, 168 p. ; 37,95 \$

Les humanités numériques (HN ou humanités digitales) font référence à la numérisation des données et des savoirs

dans les sciences humaines et sociales (SHS). Sans se limiter à un simple archivage de données et de textes, cette numérisation a pour but ultime de cataloguer, d'indexer et de faire dialoguer ces mots et ces images afin de mieux les articuler selon de nouveaux outils de repérage. Pour Dominique Vinck, professeur de sociologie des sciences à l'Université de Lausanne, les HN « forment un espace interdisciplinaire qui réunit SHS et sciences et technologies de l'information (STI) au niveau de la recherche et du développement de nouveaux outils ». En guise d'exemples européens, on mentionne l'*Index Thomisticus* de saint Thomas d'Aquin ou encore le *Trésor de la langue française*. Les tenants des HN prétendent faire la synthèse entre les savoirs archivés et les nouvelles technologies capables de les classer et ultimement de les diffuser virtuellement au moyen de moteurs de recherche de plus en plus efficaces.

Spécialiste des nanotechnologies et de la mondialisation, Dominique Vinck donne un portrait optimiste des possibilités offertes, mais rappelle du même souffle les principales craintes alimentées par ces moyens puissants de contrôle détenus par quelques grandes corporations qui fonctionnent en langue anglaise : « Les humanités numériques, c'est la dématérialisation du patrimoine culturel » ; mais, ajouterait-on, cette dématérialisation ne doit pas nécessairement mener à la destruction massive des archives sur papier, comme le déploreraient les auteurs du livre *Science in Print: Essays on the History of Science and the Culture of Print* (University of Wisconsin Press, 2012).

Les HN sont à la fois le meilleur et le pire, c'est-à-dire tout ce que les usagers en feront, avec ces risques d'uniformisation, de marchandisation, de nivellement par le bas et la crainte de voir la culture réduite à des expressions superficielles, mercantiles et aguichantes, comme on le constate souvent sur des sites Internet hébergés sur des plateformes d'actualités et de nouvelles du jour comme Yahoo. Les espoirs restent grands depuis quinze ans : rendre accessibles et gratuits les savoirs emmagasinés depuis des siècles, mais encore faudra-t-il former des usagers réceptifs qui seront sensibles à la véritable valeur de ces ressources et capables de les apprécier. À l'ère du présentisme décrié par l'historien François Hartog, le principal défi des HN sera de réaffirmer la pertinence du passé. Comme on peut le deviner, *Humanités numériques* est disponible sur papier et en livre électronique.

Yves Laberge



Bertrand Dicale

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE LA CHANSON FRANÇAISE

Plon, Paris, 2016, 747 p. ; 44,95 \$

Qu'est-ce qu'un *dictionnaire amoureux* ? C'est un livre volontairement subjectif qui, sans prétendre à l'exhaustivité, choisit de privilégier les coups de cœur plutôt que l'équilibre de son contenu, en retenant toutefois du principe des ouvrages



de référence leur classement de A à Z. Souvent rédigés par des passionnés, mais pas toujours par des auteurs de référence ni des universitaires, ces dictionnaires d'amoureux sont écrits pour plaire aux initiés comme aux néophytes d'un domaine particulier. Ici, les auteurs n'ont pas l'obligation de tout inclure ni de tout couvrir.

Les notices de ce *Dictionnaire amoureux de la chanson française* correspondent pour la plupart à des noms d'ar-

tistes, allant d'Adamo à Zazie, mais aussi à des thématiques (« Cinéma », « Commerce », « Occupation », « Postmoderne », « Yé-yé ») et à quelques immortelles comme « La Marseillaise » et « Les feuilles mortes ». Des paroles de refrains sont parfois incluses, mais on ne trouve pas de discographie systématique. Les notices les plus originales touchent des dimensions transversales et parfois inattendues comme « l'oubli », à propos de ces grands de la chanson d'autrefois (comme André Claveau), vite devenus démodés après leur heure de gloire.

Avec Céline Dion, Félix Leclerc est le seul Québécois à avoir droit à une notice ; on y reconnaît son statut de pionnier, en France comme chez lui. Bertrand Dicale souligne à juste titre l'influence déterminante des premiers enregistrements parisiens de Félix, dès 1951, sur ce qu'on nommera globalement « la chanson française » poursuivie par Georges Brassens, Jacques Brel, Hugues Aufray et tant d'autres au début des années 1950. Tous ces chanteurs emblématiques reçoivent ici les pages les plus convaincantes. Ailleurs, une notice générale sur le Québec rappelle avec enthousiasme la portée de nos piliers (Gilles Vigneault, Robert Charlebois, Diane Dufresne). Mais en fait, il faudrait un autre dictionnaire amoureux pour couvrir uniquement la chanson du Québec.

Parmi celles qui n'ont pas droit à une notice dans cet ouvrage, on note Nana Mouskouri, cette Parisienne d'adoption née en Grèce, mais aussi Patricia Kaas, Mireille Mathieu, Lio et Zaz, qui ne sont pas mentionnées. On présume que Bertrand Dicale était plutôt amoureux de Barbara, Dalida, Juliette Gréco, Françoise Hardy, Piaf et Véronique Sanson, toutes encensées dans ce très instructif *Dictionnaire amoureux de la chanson française*.

Yves Laberge

Sous la dir. de Laurent de Sutter

VIES ET MORTS DES SUPER-HÉROS

Presses universitaires de France, Paris, 2016, 203 p. ; 41,95 \$

On a tous eu un super-héros préféré, un de ces personnages dotés de super-pouvoirs qui les rendent invincibles, qui font en sorte que rien ne leur résiste, qu'ils passent au travers de chaque épreuve, de chaque combat la tête haute. Au-delà de ses attributs surhumains, chacun de ces personnages est doté d'une personnalité, avec des qualités, certes, mais aussi des défauts, ce qui le rend encore plus attachant. L'origine de ces personnages n'est pas le fruit du hasard, mais bien le résultat d'une réflexion, parfois même d'une réaction relativement à un contexte politico-social. Ils sont chacun animés d'une psychologie particulière et ils évoluent à leur manière. Bien qu'ils constituent un rêve, un fantasme de toute-puissance, ils représentent aussi une réponse à une époque.

C'est pour mieux saisir l'aspect philosophique de ces personnages que dix penseurs, eux-mêmes grands amateurs de super-héros, se sont penchés sur eux pour les analyser, chacun selon un angle particulier : Batman et la surveillance, Hulk et la guerre, Iron Man et le capital, Spider-Man et l'éthique, X-Men et la culture, et ainsi de suite. On plonge dans les théories psychanalytiques de Lacan pour le personnage de Supreme ou encore dans l'approche philosophique de Foucault pour Batman. Le résultat intéressera le connaisseur ou l'amateur féru.



Manouane Beauchamp